



L'Espagne dans les circulations européennes au XVIIIe siècle

Jean-Pierre Dedieu

► To cite this version:

Jean-Pierre Dedieu. L'Espagne dans les circulations européennes au XVIIIe siècle. Beaurepaire (Pierre Yves), Pourchasse (Pierrick). Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780, Presses Universitaires de Rennes, pp.481-486, 2010. <halshs-00649026>

HAL Id: halshs-00649026

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00649026>

Submitted on 8 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Espagne dans les circulations européennes au XVIIIe siècle

Contexte

L'Espagne est un bout du monde, géographiquement depuis toujours; culturellement depuis le milieu du XVIIe siècle. Alors que la pensée européenne dominante s'éloigne de la symbiose réussie par la réforme catholique entre politique, religion et culture, les Etats ibériques, qui l'avaient porté à son plus haut point, y restent ancrés jusqu'au début du XIXe. Ils dressent à leur frontière des barrières défensives censées arrêter les influences extérieures: le séjour est interdit aux non-catholiques; tout livre importé doit être examiné par les commissaires de l'inquisition, laquelle poursuit toute doctrine qui met en cause le rôle de l'Eglise comme recteur de la société. D'où un fossé, qui fait de la péninsule, au XVIIIe siècle, l'antithèse des Lumières: "Que doit-on à l'Espagne depuis deux, quatre, dix siècles? Qu'a fait l'Espagne pour l'Europe?", s'interrogera en 1782 Masson de Morvilliers, collaborateur de l'*Encyclopédie* Pancouke. Rejetée, elle fascine. Sa marginalité en fait une limite, l'horizon menaçant où rodent les tentations qui hantent l'Europe, l'ancre de l'Infâme. Elle obsède tout autant parce qu'elle est la porte de l'Amérique, l'indispensable fournisseur de la monnaie internationale, le *real de a ocho*, sans lequel les échanges avec l'Asie, seraient impensables. Elle est chargée de gérer le monopole du commerce américain. Cadix, sa tête de ligne, est une ville cosmopolite, où se croisent des marchands qui viennent du continent tout entier. Avec eux voyagent des idées.

Le grand corps de l'Empire est travaillé de tensions. La Monarchie mène son propre combat sinon contre l'Eglise du moins contre Rome, parallèle à celui des Lumières. Elle n'admet plus la tutelle des clercs sur le politique et le social. Elle ne se bat pas pour la liberté de l'homme, mais pour priver un rival de l'influence qu'il exerce sur lui. Elle est catholique, à condition que l'Eglise soit nationale, tenue en main par le souverain, missionnaire de l'absolutisme royal. Son combat, identique à celui d'autres monarchies européennes, est au moins aussi intense et tout aussi lourd de conséquences que celui des Lumières, à qui il ouvre la voie. La Monarchie espagnole entreprend, en sourdine d'abord, ouvertement dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, une révolution culturelle qui doit éliminer des représentations politiques toute idée de contrôle du monarque par le royaume, et par les clercs qui le représentent. Le roi prend presque entièrement en main le recrutement du clergé paroissial (1753), réforme les Universités (à partir de 1768), soutient des publications marquées par l'esprit des Lumières, presque toujours des traductions, appuie des projets d'abolition de l'inquisition. La Monarchie démantèle, à son profit espère-t-elle, le corset idéologique qu'elle avait aidé l'Eglise à mettre en place à la fin du XVIe siècle. Ce faisant, elle ouvre le pays sur l'extérieur.

Et ce d'autant mieux que l'ampleur du rôle social joué par le monarque, le poids de la cour dans la vie nationale et la géographie du royaume créent des circulations lentes, peu spectaculaires mais efficaces. Quel que soit le domaine considéré, qu'il s'agisse d'objets de luxe, d'idées, de livres ou de modes, le schéma est toujours le même: de la frontière à la cour, directement; puis de la cour au pays; de l'extérieur au centre, du centre à la masse du royaume. La cour est le moteur des circulations internes, car plus que le roi de France le roi d'Espagne est maître du jeu politique comme des relations sociales, et transforme progressivement son gouvernement en un gigantesque système clientélaire. Il est de plus en plus difficile d'exister socialement sans passer par lui. Sa position lui permet en retour d'imposer ses vues et ses goûts à la bonne société toute entière. Tels sont les éléments de contexte à prendre en compte pour saisir la place de l'Espagne dans les courants d'échange européens.

Les hommes et les biens

Ils sont intimement liés. La domination des Indes implique un notable courant d'émigration vers l'Amérique (quelques milliers par an), notamment des cadres politiques, religieux, administratifs et

économiques. La présence espagnole est forte en Italie. Emigration militaire, émigration religieuse qui fait de la colonie espagnole de Rome l'une des plus nombreuses, sans compter les quelques 5000 jésuites que dépose dans les Etats du pape l'expulsion de 1767. L'Espagne est malgré tout une terre d'immigration. Manquant de cadres techniques, elle attire une main d'oeuvre semi-qualifiée ou qualifiée en matière industrielle, commerciale, technique et artistique. L'immigration massive des journaliers français a cessé au milieu du XVIIe siècle, relayée par la migration interne des Galiciens. En revanche, jusqu'au milieu du XIXe siècle, petits commerçants et artisans, souvent auvergnats ou pyrénéens, irriguent le tissu économique, concurremment, pendant longtemps, avec la diaspora portugaise. Cette dernière est perçue en son temps comme "marrane", d'un catholicisme douteux, et persécutée par l'inquisition. Très importante au XVIIe siècle, elle abandonne progressivement le pays entre 1680 et 1750, pour s'installer de Bayonne à Amsterdam et Hambourg, contribuant à créer un axe de circulation que prolongent en Espagne les marchands autochtones du nord de la péninsule, basques, navarraïes, et aragonais. Les liens étroits qu'entretiennent ces derniers avec l'Etat - ils sont aussi fermiers des rentes royales et parents des principaux collaborateurs du roi - assurent le libre passage de leurs marchandises jusqu'à la cour, d'où elles sont redistribuées.

L'Espagne depuis la fin du XVIe siècle est une économie périphérique, dans la dépendance de l'Europe du Nord. De même qu'elle draine l'Amérique de son numéraire en lui imposant un déficit commercial abyssal, de même est-elle drainée à son tour par le reste de l'Europe. Celle-ci fournit une part importante des marchandises exportées aux Indes; ainsi que l'essentiel des produits de qualité consommés par les classes moyennes: étoffes, meubles, objets métalliques... Elle complète enfin une production céréalière insuffisante. En échange l'Espagne exporte des matières premières: fruits et agrumes, vins et eaux-de-vie (en plein développement), sparteries et soude; soie brute, laine surtout, la fameuse "merina", produit stratégique pour le reste du continent; et réexporte des produits coloniaux: cacao, cochenille, épices. Le commerce se fait essentiellement avec le Nord. La Méditerranée est négligée. Le commerce avec les pays musulmans est très faible encore en 1780. Il ne connaîtra un certain développement qu'à la veille de la Révolution, avec la signature d'une série de traités qui mettront fin à l'état un belligérance contre l'infidèle dont le débarquement espagnol à Alger en 1775 - un échec retentissant - fut l'ultime épisode. La frontière méditerranéenne de l'espace européen reste bien vivace.

La France est tout au long de la période le premier partenaire commercial de l'Espagne. Elle subissait, à la fin du XVIIe siècle, la concurrence de la Hollande. Le déclin de celle-ci au XVIIIe siècle ouvre la voie à l'Angleterre, qui la remplace dans le rôle de brillant second, menaçant même ses positions dans la première moitié du XVIIIe siècle. Gènes occupe la quatrième place et concentre l'essentiel du commerce espagnol avec l'Italie. Les Flandres, le nord de l'Allemagne viennent juste derrière.

L'Espagne n'est pas dépourvue d'entreprises dynamiques, contrairement à ce que l'on a longtemps affirmé. Elle a ses industriels et ses marchands. Depuis le début du XVIIIe siècle ce sont des maisons espagnoles qui assurent pour l'essentiel, le service financier de l'Etat, ce qui n'était pas le cas auparavant et ne le sera plus au XIXe siècle. Ces firmes sont cependant dans la dépendance de grandes entreprises étrangères, qui entretiennent dans la péninsule réseaux de représentants et succursales. Elles intègrent les entrepreneurs espagnols dans des plans d'affaires dont la péninsule n'est pas le centre. Le tissu d'entreprises espagnol est fragile, sensible aux variations de la conjoncture internationale. Les infrastructures échappent aux nationaux: Français, Hollandais, Anglais surtout, assurent une part importante des échanges maritimes intra-péninsulaires et l'essentiel des échanges maritimes extérieurs. Placée par sa position géographique et son héritage sur un noeud des circulations européennes, l'Espagne n'en est pas moins un partenaire subordonné. Parmi ses mentors, la France figure au premier rang et y reste à la fin du XVIIIe siècle. Michel Zylberberg parlait naguère de la "douce domination" qu'elle exerçait par l'économie sur sa voisine. On notera cependant que si l'Espagne était son premier partenaire commercial à la fin du XVIIe siècle, elle n'était plus que le deuxième à la fin du XVIIIe, après les Iles, mais avant l'Angleterre.

Partenaire important, mais non central, l'Espagne l'est aussi sur le plan des circulations culturelles.

Elle est loin d'être passive. A la fin du XVII^e siècle, elle conserve une forte capacité créatrice dans un domaine négligé par les historiens mais fondamental pour les contemporains, la métaphysique. Les facultés des arts espagnoles jouent un rôle essentiel dans la formulation et la mise en circulation de l'idée que Dieu est régi par la raison. Le débat est connu sous le nom de "querelle des possibles": est-il possible à Dieu de créer des êtres contradictoires en eux-mêmes?. La conclusion, négative, à laquelle arrivent les penseurs espagnols implique la capacité de la raison humaine, homologue à la raison divine, à accéder à une connaissance pleine et entière de l'univers. Sans ce fondement, largement repris par la philosophie anglaise, les Lumières n'eussent point été possibles.

Ce débat a lieu dans un cadre capital pour la circulation des idées, trop négligé par l'historiographie et dans lequel l'Espagne tient un bon rang, les ordres religieux. Transnationaux par définition, autonomes par rapport au pape comme au roi, capables de mener à bien des entreprises à long terme dans une relative discrétion, protégeant leurs membres des pressions auxquelles un individu isolé ne saurait résister, ils constituent encore au début du XVIII^e siècle des foyers de pensée et d'échange qui relient l'Espagne au reste du monde catholique. Quelques-uns des ouvrages les plus diffusés en Europe, telles les oeuvres du jésuite Nieremberg (1595-1658) qui, traduites en plus de vingt langues, ont modelé jusqu'à la fin du XVIII^e siècle la vision du monde de dizaines de milliers de collégiens; les ouvrages spirituels de fray Luis de Léon ou de Thérèse d'Avila, omniprésents dans les bibliothèques catholiques de tous pays, sont l'oeuvre d'Espagnols. Leur pensée reste vivante, portée par des réseaux religieux dont ne savons pas grand-chose mais dont nous soupçonnons l'influence.

Dans le domaine artistique, pendant tout le XVIII^e siècle, l'Espagne importe massivement. Le monde des peintres et les musiciens de cour est dominé par les Italiens et les Français: les palais des Bourbons sont décorés par Tiepolo et Mengs, Farinelli soulage les dépressions de Philippe V, Scarlatti compose pour la reine Barbe de Bragance et Boccherini pour Charles IV. Cela ne reflète pas une chute du niveau de la production locale. Les maîtres de chapelle des couvents et des cathédrales continuent à composer des chefs d'oeuvre, les architectes locaux produisent des bijoux; mais cet art n'est plus celui de la modernité, et les souverains veulent de la modernité, pour briser les traditions politiques qui les brident. Ils travaillent donc à imposer au pays le goût international - celui des élites européennes - de leur temps. A partir des années 1750, l'Académie des Beaux arts de San Fernando non seulement censure les projets architecturaux publics, mais encore forme des artistes dans le style et les techniques nouvelles. Elle y réussira assez bien.

Le livre aussi est importé. Matériellement, bien souvent; dans son contenu également, sous forme de traductions. Ici encore le roi veille. La censure royale brise au milieu du XVIII^e siècle un premier essor de la production nationale. Dans les trois dernières décennies du siècle, elle appuie de ses subvention et de pressantes recommandations de lecture une masse de traductions souvent édulcorées, en ecclésiologie, en sciences naturelles, en droit... Sur ce plan également, étranger signifie modernité et modernité montée en puissance du pouvoir royal. Modernité soigneusement contrôlée par un appareil de censure que l'on laïcise - le poids du Conseil de Castille s'y renforce au détriment de l'Eglise - mais que l'on se garde bien d'abattre. Tout indique cependant que la demande intérieure de nouveautés reste faible.

A l'extrême fin du siècle, l'Espagne est perçue par les milieux intellectuels et économiques européens comme une marge, mal intégrée à la communauté de la civilisation occidentale, un pays aux potentialités considérables mais inexploitées. Elle doit être "régénérée" par une intervention extérieure qui la débarrasserait d'une classe dirigeante incapable et qui l'intégrerait vraiment à l'économie et surtout à la culture européenne. La pensée coloniale appliquera plus tard ce discours à l'Afrique du Nord et à l'Asie. En attendant, cette représentation sous-tendra la mise sous tutelle politique du pays, par le Directoire d'abord, par Napoléon ensuite.